

Introduction

L'objectif de cet exposé consiste à proposer une première approche d'un philosophe « notoirement méconnu », Walter Benjamin (1892-1940). On se limitera à une présentation de sa dernière œuvre, ses « Thèses sur le concept d'histoire ».

Pour ce faire, on va partir d'une proposition de Walter Benjamin :

- « Marx avait dit que les révolutions sont la locomotive de l'histoire mondiale. Mais il se peut que les choses se présentent tout autrement. Il se peut que les révolutions soient l'acte, par l'humanité qui voyage dans ce train, de tirer le frein d'urgence » (*Notes préparatoires aux Thèses sur l'histoire*).

- « Marx »-→ W. B. fait allusion à une phrase tirée de « *la lutte des classes en France* » : « Les révolutions sont les locomotives de l'histoire ».

La locomotive vaut comme symbole, symbole du progrès technique, de la puissance et de la vitesse. C'est une image positive que W. B. détourne de son sens, en ajoutant l'idée que, si révolution il y a, c'est dans l'acte par lequel l'humanité tire sur le frein d'urgence.

W. B. suggère par là que le mouvement de la locomotive nous fait courir un grand danger, qui nous conduit vers la catastrophe. Si l'on ne fait rien, c'est la catastrophe imminente, mais l'humanité dispose d'une capacité d'initiative, celle de tirer sur le frein d'urgence, ce en quoi pourrait consister une « révolution ».

C'est donc une position opposée à celle de Marx, mais surtout une position qui va à l'encontre de la conception « progressiste » de l'histoire, de la conception habituelle de la « révolution », conception dominante au sein du mouvement « révolutionnaire » au moment où W. B. écrit.

Pour simplifier, on dirait que W. B. expose une vision « catastrophique » du progrès (« le progrès fait rage »). On serait tenté de voir là une position « réactionnaire » dans la mesure où Benjamin défend une attitude qui consiste à aller contre « le sens de l'histoire ». Conception présente dans le *Manifeste du Parti Communiste*, où Marx déclare que « (la) chute et la victoire du prolétariat sont inévitables ».

Les choses pourtant ne sont pas si simples.

Pour le montrer il faut se familiariser avec la position de W. B. sur l'histoire, sur le progrès, telle qu'il l'expose dans ses « Thèses sur l'histoire », écrites en 1940.

Commençons par rendre compte du contexte qui va éclairer la compréhension de ces « thèses » :

W. B. écrit ces 18 thèses en 1940, peu avant son suicide, à la frontière espagnole alors qu'il cherchait à rejoindre les Etats-Unis.

W. B. est un penseur allemand et juif. Il fait des études de philosophie, prépare une thèse qui sera refusée. Sa carrière professionnelle fut plutôt chaotique. Il rencontra des difficultés à faire publier ses écrits, en raison, mais pas seulement, du caractère singulier de leur forme, - ce sont souvent des « fragments » -, et de son écriture, souvent allusive, riche de références implicites, à la littérature allemande, française, juive, notamment.

- Quelques-uns de ces textes, souvent des articles ou des fragments (nombre d'entre eux sont rassemblés sous des titres qui ne sont pas de lui):

- *Le Paris du second empire chez Baudelaire.*

- *Sur quelques thèmes baudelairiens.*

- *Zentralpark.*

→ Rassemblés sous le titre « *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme.*

- *L'oeuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique.*

Voilà ce qu'écrit Gershom Scholem à son propos :

- « C'est en l'écoutant que j'ai véritablement appris ce que penser veut dire... Ses essais, et souvent les plus brefs, sont de véritables chefs-d'oeuvre » (*Fidélité et utopie*).

Mais aussi :

- « Son personnage était trop énigmatique, trop insondable peut-être, pour ne pas provoquer des malentendus » (*Id.*).

Hannah Arendt exprime bien la situation qui fut celle de W. B. :

- « La gloire posthume semble... être le lot des inclassables, c'est-à-dire de ceux dont l'oeuvre n'est pas ajustée à l'ordre existant ni n'introduit un genre nouveau qui se prête lui-même à une classification future » (*Vies politiques*).

D'où la difficulté à définir ce qu'il était. C'est pourquoi Hannah Arendt écrit encore :

- « Pour décrire correctement son oeuvre, et le décrire lui-même comme un auteur dans le cadre de référence habituel, il faudrait recourir à bien des négations, telles que : son érudition était grande, mais il n'était pas un spécialiste ; son travail portait sur des textes et leur interprétation, mais il n'était pas philologue ; il était très attiré non par la religion mais par la théologie et le modèle théologique d'interprétation pour lequel le texte lui-même est sacré, mais il n'était pas un théologien et ne s'intéressait pas particulièrement à la Bible ; il était un écrivain-né, mais sa plus grande ambition était de produire une oeuvre consistant entièrement en citations ; il fut le premier Allemand à traduire Proust... et Saint-John Perse, et auparavant il avait traduit les *Tableaux parisiens* de Baudelaire, mais il n'était pas un traducteur ; il recensa des livres et écrivit nombre d'essais sur des écrivains vivants ou morts, mais il n'était pas un critique littéraire ; il écrivit une énorme étude inachevée sur le XIX^e siècle français, mais il n'était pas un historien de la littérature ou d'autre chose ; ... sans être poète ni philosophe, il pensait poétiquement » (*id.*).

- « ...il pensait poétiquement »... c'est une des raisons qui en fait un philosophe aussi singulier, comme l'explique H. Arendt :

- « Ce qui est si difficile à comprendre au sujet de Benjamin est que, sans être poète, il pensait poétiquement et, par conséquent, était tenu de considérer la métaphore comme le plus grand don du langage » (*Id.*).

→ W. B. était un « **inclassable** », ce qui expliquerait ses difficultés à trouver une place dans ce monde, surtout dans le contexte historique et politique qui était le sien.

Ce contexte :

Suite à l'arrivée au pouvoir du nazisme, W. B., comme d'autres penseurs, Hannah Arendt, Adorno, Horkheimer, Brecht, Hans Jonas... quitte l'Allemagne, et en 1940 se trouve en France, au moment où celle-ci est occupée. Il cherche alors à rejoindre les Etats-Unis, en passant par l'Espagne.

Parenthèse : j'ai évoqué Hannah Arendt, Adorno, G. Anders, B. Brecht, H. Jonas, G. Scholem, Horkheimer, mais il faudrait évoquer aussi Heidegger et Carl Schmitt, tous des auteurs, qui sont devenus des « classiques », qui se connaissaient, - sans pour autant toujours s'apprécier -. Il n'est pas insignifiant que la plupart sont juifs, et que les deux derniers ont été nazis.

Revenons aux circonstances de sa mort :

On peut lire un extrait du récit qu'une des personnes qui avait essayé, avec W. B., de traverser la frontière, fait, dans une lettre, des circonstances de la mort de W. B. :

- « Le soir, nous arrivâmes à Port-Bou... Puis il perdit connaissance.... Je fis l'achat d'une tombe pour cinq ans, etc. Je ne puis te décrire la situation de façon plus précise. En tout cas, elle était telle que je dus détruire la lettre adressée à Adorno et à moi, après l'avoir lue. Il y avait là cinq lignes où Benjamin expliquait qu'il n'en pouvait plus, qu'il ne voyait pas d'issue... ».

Gershom Scholem, qui rapporte cette lettre, ajoute :

- « La mort de Benjamin, survenue dans la nuit du 26 au 27 septembre, vint à ma connaissance le 8 novembre par une brève lettre de Hannah Arendt en date du 21 octobre 1940 ; elle se trouvait encore dans le midi de la France à cette époque. Lorsque Hannah arriva à Port-Bou quelques mois plus tard, elle chercha en vain sa tombe. « Elle était introuvable, il n'y avait son nom nulle part. » Et pourtant, d'après la lettre de Madame Gurland, celle-ci avait acheté une sépulture pour cinq ans. Hannah me décrivait ainsi l'endroit : »Le cimetière donne sur la petite baie, directement sur la Méditerranée ; il est taillé dans la pierre, sous forme de terrasses ; c'est dans ces murs de pierre que sont glissés les cercueils. C'est à coup sûr l'un des endroits les plus fantastiques et les plus beaux que j'aie vus de ma vie ».

Bien des années plus tard, on allait montrer (et l'on montre encore) aux visiteurs, dans l'un des deux cimetières (celui que visita Hannah Arendt), une « tombe de Benjamin », entourée d'une enceinte de bois spéciale, avec son nom griffonné sur le bois. Les photographies dont je dispose prouvent très nettement que cette tombe, complètement isolée vis-à-vis des sépultures authentiques, est une pure fabrication des gardiens du cimetière qui, fréquemment questionnés au sujet de cette tombe, ont voulu ainsi s'assurer un pourboire.... Certes, l'endroit est beau ; mais la tombe est une invention » (W.B., *Histoire d'une amitié*, p. 324).

Peu de temps auparavant, W. Benjamin avait pu donner à Hannah Arendt un exemplaire des *Thèses sur l'histoire*, qu'elle emporta avec elle aux Etats-Unis et qu'elle se chargea de faire publier.

Revenons un instant sur la lettre précédente : si on y apprend que Benjamin « n'en pouvait plus, qu'il ne voyait pas d'issue », la raison ne se limite pas à la menace qui pèse sur lui. S'il ne voit pas d'issue, c'est à la situation politique européenne que cette formule renvoie. La situation c'est la victoire du nazisme, à la fois en Allemagne et en Europe, la défaite de la France, et aussi la signature du pacte germano-soviétique... On ne peut s'empêcher de penser au suicide de Stefan Zweig, au Brésil, en 1942. On peut aussi se souvenir qu'au même moment, 1940, Marc Bloch écrit *L'étrange défaite*.

Le contexte, c'est celui de ce que H. Arendt appelle « les sombres temps », et qu'elle décrit ainsi au début du chapitre qu'elle consacre à W. B. :

- « Peu connaissent encore son nom lorsqu'il choisit la mort en ces premiers jours de désastre de 1940 qui, pour beaucoup d'hommes de cette origine et de cette génération, marquèrent le moment le plus sombre de la guerre – la France effondrée, l'Angleterre menacée, le pacte Hitler-Staline encore inébranlé dont la conséquence la plus redoutée à ce moment était l'étroite coopération des deux plus puissantes forces de police secrète en Europe ».

Et il faut avoir la conscience de ce contexte pour comprendre la signification des *Thèses sur l'histoire*, dont nous allons lire quelques thèses, notamment les thèses I et IX.

Ces « thèses » peuvent être lues comme un testament, dans la mesure où W. B. se demande quel héritage sa génération, une génération de vaincus peut transmettre. Et sa réponse consiste à dire qu'il reste à transmettre le souvenir des luttes, même, - et peut-être surtout -, si ces luttes se traduisent par des échecs. L'histoire des vainqueurs est celle de ses victoires, le malheur est que les vaincus, ceux qui suivent les organisations ouvrières reprennent à leur compte cette même conception de l'histoire qui n'est que la « mythologie des vainqueurs ». C'est pourquoi les « thèses » s'inscrivent sous le patronage de Blanqui, emblématique des « vaincus de l'histoire » dont W. B. réactive le souvenir... comme H. Arendt entretient la mémoire de W. B.

...H. Arendt qui rapporte la phrase par laquelle il conclut son texte *Mythe et violence* :
- « C'est seulement pour les désespérés que l'espoir nous a été donné ».

→ Phrase que W. B. aurait pu exprimer suite à une remarque faite par l'un d'entre nous, la semaine dernière, qui demandait quel espoir pouvait insuffler les propos formulés par Francis Vergne... La lecture des *Thèses sur l'Histoire* s'adresse tout particulièrement à ceux qui aujourd'hui portent sur le présent un regard quelque peu désenchanté.

Les Thèses sur le concept d'histoire

- a) Thèse I

- « On connaît la légende de l'automate capable de répondre, dans une partie d'échecs, à chaque coup de son partenaire et de s'assurer le succès de la partie. Une poupée en costume turc, narghilé à la bouche, est assise devant l'échiquier qui repose sur une vaste table. Un système de miroirs crée l'illusion que le regard puisse traverser cette table de part en part. En vérité un nain bossu s'y est tapi, maître dans l'art des échecs et qui, par des ficelles, dirige la main de la poupée. On peut se représenter en philosophie une réplique de cet appareil. La poupée appelée « matérialisme historique » gagnera toujours. Elle peut hardiment défier qui que ce soit si elle prend à son service la théologie, aujourd'hui, on le sait, petite et laide et qui, au demeurant, n'ose plus se montrer ».

Deux parties : d'abord la description d'un dispositif créateur d'illusion. Un automate crée l'impression de jouer et de gagner aux échecs alors qu'un « nain bossu » est caché dans la boîte, et c'est lui qui dirige la main de l'automate.

C'est une allusion à un conte d'Edgar Poe, *Le joueur d'échecs de Maalzel*, mais aussi, comme le signale H. Arendt, à un poème populaire allemand.

Puis, à partir de « on peut se représenter en philosophie une réplique de cet appareil », W. B. en fait une allégorie des rapports entre le « matérialisme historique » et la « théologie », en reprenant à son compte la conclusion du conte d'Edgar Poe :

- « Il est tout à fait certain que les opérations de l'automate sont réglées par l'esprit et non par autre chose ».

Comment comprendre cette « association paradoxale » entre le matérialisme historique et la théologie ?

- « La poupée que l'on appelle « matérialisme historique » gagnera toujours. Elle peut hardiment défier qui que ce soit si elle prend à son service la théologie, aujourd'hui, on le sait, petite et laide et qui, au demeurant, n'ose plus se montrer ».

Cela ne signifie pas que le matérialisme historique est influencé, à son insu, par des considérations théologiques (quoique, on pourrait voir dans les *Thèses* une opposition entre la présence de la théologie chrétienne dans le « matérialisme historique, et la « théologie juive » dans la pensée de W.B.), mais que la condition pour que le matérialisme historique gagne suppose qu'il reconnaisse l'apport de la « théologie », essentiellement hébraïque.

Que veut dire pour le « matérialisme historique » prendre la théologie à son service ? (On reviendra en conclusion sur cette expression pour la distinguer d'une autre, la « philosophie 'ancilla theologiae' »).

Cela signifie donner un sens philosophique aux deux termes, « remédiation » et « rédemption ».

Ce qui s'oppose à une conception dominante de l'histoire. Or cette conception dominante est la conception des dominants, c'est-à-dire des vainqueurs.

→ Deux philosophies de l'histoire :

- 1) La philosophie « progressiste », officielle, qui comprend l'histoire comme une suite de « conquêtes » (découverte du Nouveau Monde...)

- 2) La philosophie de l'histoire selon W. B. (découverte du Nouveau Monde → massacre des Indiens d'Amérique).

La première, c'est la conception optimiste, telle qu'on la trouve dans la philosophie des Lumières par ex. chez Condorcet (*Des progrès de l'esprit humain*), chez Kant (*Idée d'une histoire universelle...*), chez Schiller, chez Hegel, ou encore chez Marx :

- Schiller : « Comme le Zeus homérique, l'Histoire observe avec un regard également joyeux les travaux sanglants des guerres comme l'activité des peuples pacifiques qui se nourrissent innocemment du lait de leurs troupeaux... l'Histoire observe avec tranquillité ce jeu confus; parce que son regard, qui porte loin, découvre déjà à distance, le but vers lequel cette liberté sans règles est conduite par la chaîne de la nécessité » (cité par M. Löwy, *W. B., Avertissement d'incendie*).

- Hegel : « L'histoire universelle est le tribunal universel ».

Stéphane Mosès formule bien la différence entre Hegel et W. B. :

- Pour Hegel, « le Jugement de l'Histoire est celui par lequel l'histoire juge les hommes », alors que pour W. B., « le Jugement de l'Histoire est celui par lequel les hommes jugent l'Histoire » (*L'Ange de l'Histoire*, p. 216).

- Marx : « La découverte de l'Amérique, la circumnavigation de l'Afrique offrirent à la bourgeoisie un nouveau champ d'action... Du même coup, ... (cela hata) le développement de l'élément révolutionnaire au sein d'une société féodale en décomposition... Cependant les marchés ne cessaient de s'étendre, les besoins de s'accroître. Alors la vapeur et les machines vinrent révolutionner la production industrielle... A mesure que l'industrie, le commerce, la navigation, les chemins de fer prirent de l'extension, la bourgeoisie s'épanouissait, multipliant ses capitaux et refoulant à l'arrière-plan toutes les classes léguées par le Moyen Age... La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire... » (*Manifeste...*).

Selon cette conception, la fin, le terme de l'histoire justifient les moments souvent douloureux, voire catastrophiques, par lesquels les hommes sont passés pour arriver à ce terme. « On ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs » (cf. H. Arendt).

- Soit on apprécie chaque moment historique du point de vue du terme, et en ce cas, comme le fait Marx (mais aussi Schiller), on attribuera à la bourgeoisie un rôle révolutionnaire, progressiste et révolutionnaire, et l'on jugera que tout ce qui a disparu, (les composantes traditionnelles de la société), méritait de disparaître.

A titre d'exemple :

- « Les classes moyennes, petits fabricants, détaillants, artisans, paysans, tous combattent la bourgeoisie parce qu'elle est une menace pour leur existence en tant que classe moyenne. Elles ne sont donc pas révolutionnaires mais conservatrices ; bien plus, elles sont réactionnaires : elles cherchent à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire » (*Manifeste*).

→ la roue de l'histoire : il y a un sens (raison) de l'histoire, elle n'est pas une « branloire pérenne » (Montaigne), ni « une histoire de fous, pleine de bruit et de fureur, racontée par un idiot » (Shakespeare) et aussi un sens de l'histoire (direction)... celle prise par la locomotive.

- « La bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du prolétariat sont inéluctables » (*Manifeste*).

- Soit on considère que chacun de ces moments, tout en ayant contribué au changement dans l'histoire, s'est traduit, par au moins une partie de ceux qui l'ont vécu, par une défaite. L'envers du progrès technique est la défaite d'une partie de la population (ex : chemin de fer → massacre des Indiens).

W. B. en conclut que la vision « progressiste » de l'histoire est une vision partielle qui correspond à la vision des vainqueurs, des puissants.

- « Le passé, du point de vue des opprimés, n'est pas une accumulation graduelle de conquêtes, comme l'historiographie « progressiste », mais plutôt une série interminable de défaites catastrophiques » (Michael Löwy).

- « L'histoire, loin de gravir l'escalier monumental du progrès, est avant tout répétition et bégaiement de la défaite » (Daniel Bensaïd).

Ce que W. B. formule ainsi :

- « Quiconque domine est toujours héritier de tous les vainqueurs... Tous ceux qui jusqu'ici ont remporté la victoire participent à ce cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur les corps des vaincus d'aujourd'hui. A ce cortège triomphal,... appartient aussi le

butin. Ce qu'on définit comme bien culturels. Quiconque professe (le matérialisme historique) ne les peut envisager que d'un regard plein de distance... Il n'est aucun document de culture qui ne soit aussi document de barbarie... La tâche (du matérialisme historique) est de brosser l'histoire à rebrousse-poil » (*Thèse VII*).

Plusieurs idées :

- L'histoire progressiste dominante est l'histoire des vainqueurs, que le matérialisme historique a repris à son compte. Le « tribunal de l'histoire » a remplacé la « théodicée » où « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » (cf. Leibniz, Voltaire).

- Ce jugement, dans le cas du matérialisme historique, se trouve conforté par l'autorité de la science. Il y a des lois de l'histoire comme il y a des lois de la nature. D'où le caractère « inéluctable » du progrès.

- « La production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature » (Marx, *Capital*).

D'où aussi l'adoption pour le temps de l'histoire du modèle continuiste du temps propre à la physique.

Ce qui correspond à la conception déterministe du temps de la nature telle que formulée par Laplace :

- « Nous devons envisager l'état présent de l'Univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'Analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome rien ne serait incertain pour elle et l'avenir, comme le passé serait présent à ses yeux » (*Essai philosophique sur les probabilités*). ».

Cette conception déterministe du temps appliquée au temps de l'Histoire est en fait la « mythologie des vainqueurs » (S. Mosès). Malheureusement, cette mythologie est aussi celle des vaincus, dans la mesure où elle est reprise par les organes du mouvement ouvrier allemand.

- « Rien ne fut plus corrupteur pour le mouvement ouvrier allemand que la conviction de nager dans le sens du courant, le sens où il croyait nager » (*Thèse XI*).

Si l'on se place du point de vue des victimes de cette histoire, celle-ci apparaît sur le modèle de l'éternel retour, éternel retour des défaites. Comme le formule Auguste Blanqui, auquel se réfère W. B. Blanqui qui, en prison, écrit *L'éternité par les astres* :

- « L'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue impertubablement dans l'infini les mêmes représentations ».

L'idée de l'éternel retour, W. B. la voit notamment dans un phénomène lié à la modernité, le phénomène de la mode :

- « ... l'ensemble de la société moderne, dominé par la marchandise, est soumis à la répétition, au « toujours-le-même » déguisé en nouveauté et mode : dans le royaume marchand, l'humanité fait figure de damnée » (*Le livre des passages*).

Se placer du point de vue des victimes de l'histoire, cela revient à adopter une vision, dans un premier temps, catastrophiste du progrès. Vision selon laquelle on voit l'éternel retour de la défaite des opprimés.

- « Il faut fonder le concept de progrès sur l'idée de catastrophe. Que les choses continuent à aller ainsi », voilà la catastrophe » (*Central Park*).

En effet, si l'on se place du point de vue des victimes, ce caractère inéluctable a pour conséquence qu'elles les rend deux fois sacrifiées :

- D'abord au moment où elles vivent (et meurent).

- Ensuite par le fait que leur sacrifice est oublié par les générations qui suivent.

Et c'est là le rôle du « petit bossu », autrement dit de la théologie chrétienne, à quoi W. B. semble opposer la « théologie » juive, avec ces deux notions, la remémoration (« Eingednaken ») et la Rédemption messianique (« Erlösung »).

- Remémoration :

La remémoration, c'est l'idée que le salut final pour être effectif doit être aussi celui des générations, i.e. des victimes, passées. On ne pourrait parler de progrès qu'à cette condition. Or du point de vue de la conception continuiste du temps de la science, on ne revient pas en arrière. Idée que formule très bien un philosophe, Lötze (1817-1881), que cite W. B. :

- « Il faut que le progrès s'accomplisse aussi pour les générations passées, d'une façon mystérieuse ».

Ce qui entraîne deux conséquences :

- La première, qui relève de l'initiative humaine, c'est la remémoration, qui arrache le sort des vaincus à l'oubli qu'entretient l'histoire des vainqueurs.

Mais Lötze ajoute une idée supplémentaire, « d'une façon mystérieuse ». Ce qui correspond à la seconde notion, la Rédemption messianique .

Cette idée repose sur la conviction que le salut pourra venir grâce à l'intervention d'un sauveur (Messie), annoncé par les « prophètes » de l'Ancien Testament.

Pourquoi « mystérieuse » ?

Parce qu'elle repose sur une autre conception du temps . Si le temps de l'histoire est celui de la catastrophe, le salut requiert une effraction dans ce cours, comme on le voit dans l'épisode de Josué qui suspend un moment la marche du soleil.

Or W. B. va donner un sens à cette notion, un sens qui sera recevable par le « matérialisme historique, un sens non-théologique, dans la mesure où la remémoration fait de nous les dépositaires d'une tâche à accomplir pour réparer l'injustice commise à l'encontre des vaincus d'hier.

Michael Löwy cite Horkheimer :

- « Quand on est au degré le plus bas, exposé à une éternité de tourments que vous infligent d'autres humains, on nourrit comme un rêve de délivrance la pensée qu'un être viendra, qui se tiendra en pleine lumière et fera advenir pour vous la vérité et la justice. Vous n'avez pas même besoin que cela se produise de votre vivant, ni du vivant de ceux qui vous torturent à mort, mais un jour, quel qu'il soit, tout sera néanmoins réparé... Il est amer d'être méconnu et de mourir dans l'obscurité. Eclairer cette obscurité ; tel est l'honneur de la recherche historique » (*Crépuscules*).

→ A partir de cette proposition, et en se plaçant dans la situation qu'elle pose au départ - « quand on est au degré le plus bas » -, ce qui correspond au présent de W. B. - la précarité de sa situation -, ainsi qu'au présent de ses contemporains (victoire du nazisme, pacte germano-soviétique -, on peut concevoir trois positions selon W. B., toutes les trois différentes de la sienne :

- 1) Le « fatalisme mélancolique de la paresse du coeur » (acédie), voire le désespoir, l'idée que « tout est foutu »... Peut-être l'attitude de S. Zweig... (et, in fine, la sienne peut-être...).

- 2) Le fatalisme optimiste de la gauche officielle, sûre de la victoire « inéluctable » des forces progressistes.

- 3) L'espérance en l'intervention d'un « sauveur », un « Messie » qui viendra interrompre le cours catastrophique du temps. C'est la version « théologique », au fond pas très différente de la version précédente.

- La position de W. B, distincte des deux premières positions, mais aussi de la troisième :

Elle se distingue de la première en ce qu'elle récuse l' « acédie ». Elle invite à l'action, en particulier par la « remémoration », à ne pas confondre avec la « commémoration », qui renvoie le passé au passé.

Plus que l'assurance de lutter pour la victoire finale (la « lutte finale »), ce qui peut, et doit, nous inviter à l'action, c'est la mémoire vivante des défaites passées qui demandent réparation.

Daniel Bensaïd cite Blanqui :

- « ... dans le procès du passé devant l'avenir, les *mémoires* contemporains sont les témoins, l'*histoire* est le juge, et l'arrêt est presque toujours une iniquité, soit par la fausseté des dépositions, soit par leur absence ou par l'ignorance du tribunal. Heureusement, l'appel reste à jamais ouvert, et la lumière des siècles nouveaux, projetés au loin sur les siècles écoulés, y dénonce le jugement des ténèbres... ».

La remémoration consiste donc à « rendre justice » aux opprimés de l'histoire, en commençant par les arracher à l'oubli dont ils ont été victimes du fait de l'histoire officielle.

Daniel Bensaïd cite encore Charles Péguy :

- « Les vainqueurs trouvent généralement que j'ai moins d'importance... Les vaincus font appel au jugement de l'histoire » (*Clio*).

Si l'histoire (res gestae) est un tribunal, avec son verdict, l'histoire officielle, l'histoire telle que la comprend W. B., c'est-à-dire comme « remémoration, doit être une instance d'appel (cf plus loin Horkheimer).

W.B. conçoit donc cette remémoration comme une tâche qui incombe aux générations présentes à l'égard des victimes passées. Et W. B. acquitte sa dette à l'égard de Blanqui.

A noter que W. B. se démarque ainsi de l'idée contemporaine de « souci des générations futures », comme si ce thème était le corollaire de l'oubli des souffrances passées. Et surtout comme si le souci du futur s'accommodait fort bien du sacrifice des générations passées... et même présentes.

- « A cette école (la social-démocratie allemande), la classe ouvrière désapprend tout ensemble la haine et la volonté de sacrifice ; Car l'une et l'autre s'alimentent à l'image des ancêtres asservis, non point à l'idéal des petits enfants libérés ».

La remémoration est le pouvoir que nous avons, - et par là même, le devoir -, de redimer toutes les injustices du passé.

W. B. sauve donc la notion, initialement « théologique » de Rédemption, mais en faisant de chacun d'entre nous une figure du Messie.

- « Attendus, nous sommes dépositaires d'une modeste parcelle de pouvoir messianique. On est toujours, fût-ce à son insu, le Messie de quelqu'un », étant entendu que le « Messie » est celui qui « interrompt l'histoire », plutôt que celui qui « n'apparaît qu'au terme de l'évolution » ((S. Mosès).

Michael Lowy évoque, pour aller dans ce sens, une remarque de Horkheimer :

- « Ce qui est arrivé aux êtres humains qui sont tombés, aucun avenir ne peut le réparer. Ils ne seront jamais appelés, pour être rendus bienheureux pour l'éternité... Au milieu de cette immense indifférence, seule la conscience humaine peut devenir le haut lieu où l'injustice subie peut être abolie /dépensée, la seule instance qui ne se satisfait pas de cela... Maintenant que la foi dans l'éternité doit se décomposer, l'historiographie est le seul tribunal d'appel aux protestations qui viennent du passé » (*Article sur Bergson, 1934*).

Tout se passe comme si la « mort de Dieu » avait pour conséquence que l'exigence de justice, jadis reportée à la fin des temps, au « Jugement dernier », se trouvait reportée sur les hommes qui, par la remémoration doivent rendre justice aux vaincus de l'Histoire.

C'est ce qui fait que la position de W. B. se démarque à la fois de la vision habituelle de l'histoire adoptée par le « marxisme officiel » et de la conception « théologique » du messianisme.

- La vision du marxisme officiel : c'est la vision « progressiste » qui interprète le passé comme l'acheminement inéluctable vers une humanité libérée de ses chaînes, et qui ce faisant considère les moments de barbarie comme des composantes nécessaires des moments de civilisation. « On ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs ».

- La conception « théologique » habituelle qui plaçant le Messie à la fin de l'Histoire, interprète tous les épisodes historiques comme des étapes nécessaires vers cette fin heureuse.

La conception de W. B. consiste à entretenir l'espérance messianique non pas par l'évocation des conquêtes passées, mais plutôt par le rappel des défaites passées. La « remémoration consiste à « sauver ce qui a échoué » (S. Mosès).

- « Le visionnaire tourne le dos à l'avenir : c'est dans les brumes du passé qui s'enfoncent lentement dans la nuit des temps qu'il en entrevoit le visage » (W. B.).

- « C'est de la théologie ; mais dans la remémoration nous faisons une expérience qui nous interdit de concevoir l'histoire de façon radicalement a-théologique, même si nous n'avons pas le droit de tenter de l'écrire en termes directement théologiques » (*Livre des passages*).

D'où la place singulière de la théologie dans ses thèses sur l'histoire, formulée selon l'allégorie du « nain bossu » :

- « La remémoration est donc une tâche du nain théologique qui ne doit pas se manifester trop « directement » (Michael Löwy).

Précision :

Chez W. B. il y a une place importante accordée au passé et au présent :

- Au passé, c'est la remémoration.
- Au présent, c'est la Rédemption.
- « La rédemption est une tâche révolutionnaire qui se réalise au présent » (Michael Löwy).

Ce en quoi la position de W. B. est originale, c'est dans l'importance qu'il accorde au passé, et tout particulièrement au fait que c'est un passé de défaites.

Pour comprendre cela, il suffit de considérer un instant le titre de l'ouvrage de F. Engels *Socialisme utopique et socialisme révolutionnaire*. L'habitude est incrustée d'opposer les deux formes de socialisme en considérant qu'une des raisons des échecs de la première est précisément sa dimension utopique, qu'il convient de remplacer par la seconde, la version scientifique.

Ex :

- « ... ce que le socialisme scientifique peut affirmer, et qu'il affirme, avec une certitude mathématique, c'est que le courant, la trajectoire de l'évolution humaine va dans le sens indiqué et prévu par le socialisme, c'est-à-dire, dans le sens d'une prépondérance progressive et continue de l'intérêt et du profit de l'espèce sur ceux de l'individu... Le socialisme est une phase naturelle et spontanée, et par conséquent inévitable et irrévocable, de l'évolution humaine ». E. Ferri, *Socialisme et science positive (Darwin, Spencer, Marx)*.

Ou encore :

- « Le parti ouvrier allemand grandit et développe ses forces aussi purement et irrésistiblement que jadis le christianisme, si bien que l'équation de son taux de croissance peut d'ores et déjà être calculé mathématiquement » (Engels, *Lettre à Kautsky, 8 nov. 1884*).

Selon W. B., cette conception « scientifique » a abouti à la catastrophe du présent, et il faut au contraire réhabiliter la dimension utopique, présente dans la tradition messianique, nourrie du souvenir de l'échec des révoltes passées.

C'est pourquoi W. B. réactive le souvenir de Blanqui qui écrivait :

- « Je ne suis pas de ceux qui prétendent que le progrès va de soi, que l'humanité ne peut pas reculer... Non, il n'y a pas de fatalité, autrement l'histoire de l'humanité, qui s'écrit heure par heure, serait tout écrite d'avance » (A. B. cité par G. Geffroy dans *L'Enfermé*).
- « Il s'agit d'enrichir la culture révolutionnaire de tous les aspects du passé porteurs de l'espérance utopique » (Michael Löwy).

A noter, une espérance qui se nourrit du rappel des échecs passés.

Citons aussi Gershom Scholem :

- « Le Paradis est à la fois origine et passé ancestral de l'humanité et image utopique de l'avenir de sa rédemption ».

-II - Thèse IX

- « Il existe un tableau de Klee qui s'intitule « Angelus Novus ». Il représente un ange qui semble être en train de s'éloigner de quelque chose à laquelle son regard reste rivé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'Ange de l' Histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Là où se présente à nous une chaîne d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui fut brisé. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne les peut plus refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès »...

Première remarque : cette thèse est peut-être la plus célèbre ; au point qu'on associe souvent le Nom de W. B. à « l'ange » :

- le livre de Tilla Rudel : W. B., *L'ange assassiné*, celui de Stéphane Mosès consacré à W. B., *L'ange de l'histoire*.

Deuxième remarque : W. B. avait ce tableau en sa possession. A noter qu'il existe plusieurs tableaux portant ce titre(cf. la reproduction ci-après).

Troisième remarque : si l'on examine le tableau de Klee, celui que W. B. est censé commenter, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la liberté avec laquelle W. B. commente ce tableau («... il ne voit qu'une seule et unique catastrophe », «... il voudrait bien s'attarder », « ... réveiller les morts »). → Où voit-il tout cela dans ce tableau ? Michael Löwy , pour sa part, remarque que « ce qu'il décrit n'a que très peu de rapport avec le tableau ».

Etonnement redoublé lorsqu'on examine d'autres tableaux (cf. ci-après) portant le même titre, exécutés après la mort de W. B., après la seconde Guerre Mondiale (où l'on voit, par exemple, un « champignon atomique »)-→ Tout se passe comme si le texte-commentaire de W. B. (Thèse IX) se rapportait plus à un tableau fait après lui, - et peut-être à partir de lui - , qu'au tableau que W. B. avait sous les yeux.

Cet exemple illustre la manière propre à W. B. de se rapporter aux textes (ou autres objets) qu'il commente. D'où la conclusion qu'en la matière il ne suffit pas d'essayer d'expliquer le texte de cette thèse, pour prétendre en épuiser le sens. C'est pourtant ce qu'on va faire...

L'écriture de W. B. est celle d'un écrivain, autant que d'un philosophe (cf. H. Arendt : « ... Il était un écrivain-né, mais sa plus grande ambition était de produire une œuvre consistant entièrement en citations », « ... il pensait poétiquement »). C'est dire que chez lui le sens est intimement mêlé à la forme, qu'il utilise l'allégorie, la métaphore, l'image, autant que le concept. C'est dire encore que son écriture évoque, plus qu'elle ne démontre. Cela s'applique tout spécialement à cette *Thèse IX*.

Cela a pour conséquence qu'on laisse de côté une grande partie de la richesse, du sens, de ses textes lorsqu'on se livre à des commentaires qui visent à faire entrer sa pensée dans un cadre conceptuel. C'est comme lorsqu'on cherche à expliquer un poème, en traduisant les images par des concepts : on gagne alors en clarté ce qu'on perd en richesse.... C'est pourtant, comme on l'a dit, ce qu'on va faire...ce dont il faudra admettre les limites.

Le commentaire, « libre » de la part de W. B., de ce tableau nous expose la conception que se fait Benjamin de la relation entre l'histoire et le progrès.

La « tempête », cause de l'accumulation des « ruines » « est ce que nous appelons le progrès ». La tâche de la remémoration est comparable à l'attitude de « l'Ange de l'Histoire », qui « voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui fut brisé ».

A noter que c'est « du paradis » que « souffle une tempête », c'est-à-dire que c'est la vision « progressiste » habituelle, qui voit l'histoire comme la marche irrésistible vers le bonheur final, bonheur final qui justifie alors toutes les ruines dont la marche est accompagnée. (cf. La phrase de Schiller, mais la conception hégélienne de l'Histoire). C'est pourquoi selon W.B. « la tâche du matérialisme est de brosser l'histoire à rebrousse-poil » (*Thèse VII*).

Selon Michael Löwy on peut déceler une allusion à un poème de Baudelaire :

- « Le cimetière immense et froid, sans horizon,/ où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne/ Les peuples de l'histoire ancienne et moderne » (*Une gravure fantastique*).

On peut aussi, comme le fait Michael Löwy, considérer que Adorno et Horkheimer reprennent cette image, sans lui donner forcément le même sens, dans leur *Dialectique des Lumières* :

- « L'ange à l'épée de flammes qui a chassé les êtres humains du paradis vers le chemin du progrès technique, est lui-même l'image sensible de ce progrès ».

Comme l'Ange de l'Histoire, « le visionnaire tourne le dos à l'avenir », ce qui lui permet de « sauver ce qui a échoué », en commençant à sauver de l'oubli la succession des défaites des opprimés.

D'où la signification du présent évalué à l'aune du progrès tel qu'il est représenté ici. L'Histoire est ce qui « se présente à nous », cette « chaîne d'événements », cette « seule et unique catastrophe », ce qui est affirmé encore dans *Zentralpark. Fragments sur Baudelaire* :

- « Il faut fonder le concept de progrès sur l'idée de catastrophe. Que les choses continuent à aller ainsi, voilà la catastrophe... la pensée de Strinberg : l'enfer n'est nullement ce qui nous attend – mais cette vie-ci ».

D'où la référence encore à Blanqui, dont la présence est à la fois constante et presque en arrière-plan (comme le nain bossu?) et à propos de qui W. B. ne peut s'empêcher de tracer un parallèle avec la situation présente. Blanqui, emprisonné pendant trente ans, mais dont la social-démocratie « a presque réussi à effacer le nom » (*Thèse XII*).

Michael Löwy cite une phrase de W. B., absente du texte allemand :

- « Notre génération à nous a été payée pour le savoir, puisque la seule image qu'elle va laisser est celle d'une génération vaincue. Ce sera son legs à ceux qui viennent » (*Ecrits français*).

On peut comprendre cette proposition comme un « passage à la limite ». Que peut transmettre une génération qui n'a que des échecs, des défaites à transmettre ?

Tout se passe comme si W. B. opérerait un retournement en disant : elle peut transmettre l'essentiel, du moins quelque chose qu'on ne peut lui enlever, et c'est pourquoi il y a place pour la remémoration, i. e. la reprise de cet héritage. La tâche de la génération présente est de reconnaître le caractère précieux de l'héritage des vaincus dont Blanqui est l'exemple paradigmatique, cet héritage que l'histoire des vainqueurs nous fait oublier.

(Parenthèse : On peut comparer la démarche de W. B. à la démarche stoïcienne, qui propose une réponse à la question : Comment être heureux dans le taureau de Phalaris ?

Notre tendance consiste à penser que le bonheur consiste à étendre les frontières de ce qui est nôtre, ce qui ne fait qu'accroître notre vulnérabilité, notre dépendance à l'égard de ces extensions. Notre malheur tient à ce que nous nous attachons (dans tous les sens du terme) à ce qui nous est étranger. Or ce qui nous est étranger peut nous être enlevé, d'où notre vulnérabilité du fait de cet attachement. A l'inverse celui qui tient à ce qui lui appartient en propre, ce qui ne peut lui être enlevé, celui-là n'aura rien à craindre des agressions extérieures, puisqu'il aura intégré l'idée qu'on ne peut lui enlever que ce à quoi il est étranger. Or cet élément qu'on ne peut nous enlever, ce sur quoi nous avons un pouvoir absolu, c'est l'« hegemonicon », notre capacité de représentations.

Nous sommes attachés à ce à quoi nous nous attachons !

→ Stoïcisme : Même lorsque nous pensons ne plus être libre, il y a encore en nous une liberté qui ne peut nous être enlevée.-→ Epictète.

→ W. B. : même lorsque nous croyons n'avoir plus rien à transmettre, nous avons encore à transmettre cet héritage des défaites-→ remémoration.

Le propos de W. B. ne consiste pas à dire qu'il ne faut transmettre que la mémoire des défaites, mais plutôt, qu'à supposer qu'il n'y ait – ce qui est le cas au moment où il écrit -, que cela à transmettre, cela mériterait d'être transmis.

D'une certaine façon, W. B. prend le contre-pied de la formule de René Char, longuement commentée par Hannah Arendt : «Notre héritage n'est précédé d'aucun testament». Fin de la parenthèse).

M. L. rapporte aussi la remarque faite par W. B. à propos du poème de Brecht, « A ceux qui naîtront après nous » :

- « Nous demandons à ceux qui viendront après nous non de la gratitude pour nos victoires, mais la remémoration de nos défaites. Ceci est une consolation : la seule consolation qui est donnée à ceux qui n'ont plus d'espoir d'être consolés ».

La remémoration c'est la « reconnaissance » de notre dette à l'égard des vaincus de l'histoire.

Nous leur devons bien ça !

Conclusion

Quelques remarques concernant le rapport entre les thèses sur l'Histoire de W. B. et le matérialisme historique et la « théologie », la position de quelques autres auteurs, Arendt, Carl Schmitt (mais on pourrait évoquer aussi Adorno, Camus, Anders, Lasch, Pasolini...).

- a) W. B., le matérialisme historique et « la théologie ».

Rappelons-nous l'affirmation de W. B. :

- « C'est de la théologie ; mais dans la remémoration nous faisons une expérience qui nous interdit de concevoir l'histoire de façon radicalement a-théologique, même si nous n'avons pas le droit de l'écrire en termes directement théologiques » (*Livre des passages*).

Cette position ambigüe est imagée par l'allégorie du « nain bossu » de la *Thèse I*.

- « La poupée que l'on appelle « matérialisme historique » gagnera toujours. Elle peut hardiment défier qui que ce soit si elle prend à son service la théologie, aujourd'hui, on le sait, petite et laide et qui, au demeurant, ne peut plus se montrer ».

La question concerne à la fois le contenu de la « théologie » et la place à lui accorder.

- La place : selon W. B., elle doit être « au service » du « matérialisme historique », d'où l'allégorie du « nain bossu » caché dans le dispositif. Cette formule prend le contrepied de l'expression « philosophia ancilla theologiae », que l'on doit à Pierre Damien (1007-1072) :

- « L'habileté humaine, si elle sert parfois à traiter de sujets sacrés, ne doit pas s'arroger tous les droits, mais ... elle doit servir la théologie comme une servante sa maîtresse » (*De divina omnipotentia*). → « Platon pour disposer au christianisme » (Pascal, *Pensées 219B*)... ou encore Aristote, du moins la logique !

- Le contenu : W. B. définit la signification qu'il accorde à la théologie :

- « La théologie n'est pas un but en soi ; elle ne vise pas la contemplation ineffable des vérités éternelles, et encore moins, comme pourrait le faire croire l'étymologie, la réflexion sur la nature de l'Être divin, elle est au service de la lutte des opprimés. Plus précisément, elle doit servir à rétablir la force explosive messianique, révolutionnaire, du matérialisme historique ». (On peut comparer avec une « thèse » de Lévinas, selon laquelle la « théologie » n'est pas une métaphysique mais une éthique).

Inversement, on peut considérer que la philosophie, - et le matérialisme historique -, est d'autant plus au service de la théologie qu'elle assume cette fonction à son insu, notamment lorsqu'elle reprend à son compte un type d'argumentation qui légitime le mal au nom d'un bien futur. Idée qui sera reprise notamment par Arthur Koestler, dans son livre, *Le zéro et l'infini*, dont le récit s'inspire du traitement infligé par les staliniens à leurs camarades communistes lors des « procès de Moscou » :

- « Lorsque son existence est menacée, l'Église est dispensée des commandements de la morale. L'unité comme but sanctifie tous les moyens, l'astuce, la trahison, la violence, la simonie, l'emprisonnement, et la mort. Car tout ordre existe pour les fins de la communauté, et l'individu doit être sacrifié au bien général » (Dietrich Von Nieheim, Evêque de Verden, 1411).

A noter que le livre de Koestler s'ouvre par une citation de Machiavel :

- « Celui qui établit une dictature et ne tue pas Brutus, ou celui qui fonde une république et ne tue pas les fils de Brutus, celui-là ne régnera que peu de temps » (Discours...).

Pensons aussi à « la légende du Grand Inquisiteur », dans *Les frères Karamazov* de Dostoïevski.

Par rapport à cette relation entre la théologie et la philosophie, que le matérialisme historique reprend à son compte via la conception déterministe du temps historique (Cf. Laplace), W. B. opère un double déplacement :

- 1) la substitution de la référence juive (Ancien Testament) à la référence chrétienne. Ce qui entraîne un changement dans la conception du messianisme. (Les prophètes annoncent un Messie, alors que Jésus est « Le Messie » par qui « les temps sont accomplis »). → Vision providentialiste, progressiste de l'histoire (cf. Karl Löwith : *Histoire et salut*). Le « nain bossu » de la *Thèse I* serait donc la théologie chrétienne « sécularisée ».

- 2) l'inversion de la relation ancillaire : c'est la « théologie » qui doit être au service du « matérialisme historique. Ce qui entraîne une toute autre conception du temps et du messianisme.

C'est cela « brosser l'histoire à rebrousse-poil » !

La position de W. B. se distingue à la fois d'une position théologique et de la position matérialiste comme on la trouve chez certains philosophes français du XVII^e/s, (D'Holbach, Sade...), position qualifiée par D. Bensaïd de « bourgeoise » :

- « ... l'alliance du matérialisme historique et de la théologie récuse l'athéisme bourgeois, la raison instrumentale calculatrice et froide ».

A noter que la position de W. B. n'est pas évidente ; ce que montrent les réflexions de Gershom Scholem à son propos :

- « Sa pensée véritable se distingue du matérialisme qu'il affiche, et qui prend une couleur personnelle. Ses intuitions demeurent pour l'essentiel, celles d'un métaphysicien, et lorsqu'il les développe, sa dialectique n'a rien de matérialiste. Il raisonne en théologien égaré dans un monde profane, masquant sa pensée et la traduisant dans un langage étranger qui est celui du matérialisme historique » (*Fidélité et utopie*, p.126). G. Scholem parle à plusieurs reprises du « matérialisme apparent » de W. B.

Les choses, - c'est le « matérialisme apparent » de W. B. -, ne sont cependant pas aussi simples, ce que montre l'échange de lettres entre G. Scholem et W. Benjamin (nous sommes en 1931) :

- G. Scholem : « ... ces dernières années tu t'efforces... de faire tenir tes idées... dans une phraséologie que tu penses proche de celle des communistes, mais... ton mode de pensée réel et celui auquel tu prétends sont de façon ahurissante étrangers l'un à l'autre et sans qu'aucun lien les unisse. Tu parviens à tes idées non pas par l'emploi rigoureux d'une méthode matérialiste, mais, (au meilleur des cas) en marquant une indépendance absolue à son égard ou (au pire des cas, comme dans nombre de travaux de ces deux dernières années) en jouant avec les ambiguïtés et les phénomènes d'interférence de cette méthode... Que ta dialectique ne soit pas la dialectique matérialiste dont tu cherches à la rapprocher, serait l'évidence, exploserait le jour où – ce qui ne saurait manquer d'arriver – tu serais démasqué par tes codialecticiens comme le type même du contre-révolutionnaire et du bourgeois » (*W. B., Histoire d'une amitié*, p. 328).

Ce à quoi W. B. répond :

- « ... ne va pas imaginer que j'aie la moindre illusion sur le sort de mes affaires dans le Parti, ni sur la durée d'une possible appartenance au Parti » (p. 332).

Puis il évoque la situation qui est la sienne en Allemagne (1931).

- « ... veux-tu réellement m'interdire de me différencier avec ma petite usine à écriture située en plein ouest, à cause simplement de l'implacable nécessité, à cause d'un voisinage que je suis obligé d'accepter pour mille raisons, veux-tu m'interdire de pendre le drapeau rouge à la fenêtre, sous prétexte qu'il ne serait qu'un chiffon ? Si déjà on écrit des textes « contre-révolutionnaires », comme tu qualifies très justement les miens du point de vue du Parti, doit-on en plus les mettre expressément aux mains de la contre-révolution ? Ne doit-on pas les dénaturer plutôt, comme des alcools, et, au risque de les rendre impropres à toute consommation, les rendre résolument et suffisamment impropres à cette consommation-là ? Peut-il y avoir netteté trop grande à se différencier des discours, du langage des gens qu'on apprend à toujours mieux éviter dans la vie ?... j'arrive à une extrémité. Un naufragé dérivant sur une épave, qui grimpe à la pointe de son mât lui-même déjà fendu. Mais de là-haut, il a la chance de lancer un signal pour qu'on le sauve » (p. 332).

→ Jusque-là la question reste entière de savoir discerner ce qui dans l'écriture de W. B. relève de l'alcool et de ce qui peut relever du produit dénaturant, et l'on peut retenir le jugement que porte H. Arendt à propos du « marxisme » de W. B. :

- « Benjamin fut probablement le marxiste le plus singulier jamais produit par ce mouvement, qui a eu pourtant – ô combien ! - son lot de farfelus » (*Vies politiques*).

- b) W. B. et Hannah Arendt :

- Le rapport entre la vie et l'oeuvre de W. B. et de H. A. sont très étroits.

- On a déjà eu l'occasion de souligner l'amitié qui liait les deux penseurs, notamment à l'occasion de la fin tragique de W. B.

- Le livre de H. Arendt « *Vies politiques* », comporte un très beau chapitre consacré à W. B.

- Outre l'importance des relations personnelles entre W. B. et H. A., on peut relever quelques convergences concernant l'histoire, à la fois dans la critique qu'ils adressent l'un et l'autre à la conception dominante de l'histoire et dans leur conception personnelle de l'histoire. Soulignons qu'un des sous-chapitres du chapitre consacré à W. B. a pour titre « le bossu ».

-1) H. Arendt critique la conception de l'histoire, en particulier dans le marxisme, comme « processus de fabrication », c'est-à-dire commandé par les catégories de fin et de moyen (Poiesis≠Praxis). Or :

- « ... ce processus est incapable de garantir aux hommes aucune sorte d'immortalité parce que sa fin annule et rend sans importance tout ce qui est arrivé auparavant : dans la société sans classes la meilleure chose que l'humanité puisse faire avec l'histoire est d'oublier toute cette triste affaire dont le but unique était de s'abolir elle-même. Il ne peut non plus donner sens aux événements particuliers, parce qu'il a dissous tout le particulier en moyens dont le sens s'évanouit au moment où le produit final est achevé : les événements, les actions et les souffrances singuliers n'ont pas plus de sens ici que le marteau et les clous par rapport à la table achevée » (*La crise de la culture, le concept d'histoire*, p. 107).

Ou encore :

- « ... il est facile aujourd'hui de formuler ce que Staline a accompli ; il a transformé le vieil adage politique et révolutionnaire passé dans le langage populaire : « On ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs », en véritable dogme : « On ne casse pas d'oeufs sans faire d'omelette ». Ce fut, en fait, la conséquence pratique de l'unique contribution de Staline à la théorie socialiste. Réinterprétant la doctrine marxiste, il proclamait que « l'État socialiste » devait tout d'abord devenir plus fort, toujours plus fort, jusqu'à ce que soudainement, dans un avenir lointain, il « se délite » - comme si casser des œufs et les casser sans cesse devait soudainement et automatiquement produire l'omelette attendue » (*Les œufs se rebiffent*, p. 183).

Dit autrement :

- Pour W. B. « Il n'est aucun document de culture qui ne soit aussi document de barbarie » (*Thèse VII*).

- Pour Staline, et le matérialisme historique, sous la forme qu'il a prise au moment où W. B. écrit, « il n'est aucun document de barbarie qui ne pourrait être aussi document de culture ».

-2) H. Arendt partage avec W. Benjamin une conception « catastrophique » de l'histoire :

- « Notre vie politique... même si elle est le domaine de l'action, prend également place au coeur de processus que nous appelons historiques et qui tendent à devenir aussi automatiques que des processus naturels ou cosmiques, bien qu'ils aient été déclenchés par des hommes. La vérité est que l'automatisme est inhérent à tous les processus quelle qu'en soit l'origine – ce qui fait qu'aucun acte unique et aucun événement unique ne peuvent jamais, une fois pour toutes, délivrer et sauver un homme, une nation ou l'humanité... les périodes de liberté ont toujours été relativement courtes dans l'histoire du genre humain » (Qu'est-ce que la liberté (p. 218).

Comme W. Benjamin, H. Arendt a recours à des catégories théologiques, chrétiennes (cf. saint Augustin) autant que juives :

- « Tout acte, envisagé ... dans la perspective du processus dans le cadre duquel il se produit et dont il interrompt l'automatisme, est un « miracle » - c'est-à-dire quelque chose à quoi on ne pouvait pas s'attendre. S'il est vrai que l'action et le commencement sont essentiellement la même chose, il faut en conclure qu'une capacité d'accomplir des miracles compte aussi au nombre des facultés humaines » (p. 220).

Mais, si « l'histoire, par opposition à la nature, est pleine d'événements... c'est le désastre, et non le salut, qui se produit toujours automatiquement, et doit, par conséquent, toujours paraître inéluctable » (p. 221).

- Hannah Arendt : notion de « miracle », → interruption de la continuité historique, les moments de liberté sont comme des « oasis ». W. B. notion de « brèche » (cf. Josué).

Comparer avec la proposition de Marx selon laquelle « la chute (de la bourgeoisie) et la victoire du prolétariat sont également inévitables ».

→ Hannah Arendt : « le désastre et non le salut... doit paraître inéluctable », Marx : « la chute de la bourgeoisie et la victoire du prolétariat sont inévitables ».

Il y a un autre auteur auquel il faut faire allusion, c'est Carl Schmitt (1888-1985), auteur notamment de *Théologie politique*.

- c) Carl Schmitt (1888-1985) :

C'est un juriste et un philosophe, longtemps professeur de droit à l'Université de Berlin. Membre du parti nazi en 1933, écarté dès 1936, mais protégé par Goering.

Auteur de :

- *Théologie politique* (1922).

- *Notion du politique* (1932).

- *Le Léviathan dans la doctrine de l'État de Hobbes* (1938).

- *Le Nomos de la Terre* (1950).

- *Théorie du partisan* (1963).

Sa vie et son œuvre suscitent encore de violentes controverses, un peu comme Heidegger.

- Yves-Charles Zarka :

- « ... contrairement à ce que certains, et même beaucoup, voudraient nous faire croire, Schmitt n'est ni le penseur du politique, ni le penseur de l'Etat moderne ou postmoderne. Si on a pu le dire, c'est que notre temps est celui d'une confusion philosophique et politique »

telle que l'on peut faire passer la contrefaçon la plus grossière pour la chose même » (Carl Schmitt ou le mythe du politique).

- Jean-François Kervegan :

- « Il y a une vingtaine d'années, on faisait scandale en prétendant que Carl Schmitt était en voie de devenir « un classique de la pensée politique ». Aujourd'hui, l'affaire paraît entendue... Sans s'attarder à rompre des lances avec un personnage dont les choix politiques furent définitivement accablants, les contradicteurs distingués de Carl Schmitt (Strauss, Löwith, Peterson, Kojève, Blumenberg, Habermas, Derrida...) ont discuté âprement ses thèses, souvent pour les rejeter. Leurs seules objections font de Schmitt un auteur « dont les ingénieuses théories se lisent encore avec profit » (H. Arendt), un auteur *intéressant* (*Que faire de Carl Schmitt ?*, avec en exergue la phrase d' Habermas : « Aujourd'hui encore, Carl Schmitt divise les esprits »). Aux auteurs cités par H. Arendt, on peut ajouter Toni Negri, G. Agamben ou encore Etienne Balibar :

- Etienne Balibar :

- « ... il s'agit de l'une des pensées les plus inventives, les plus provocantes, les plus représentatives du XX^e siècle » (*Préface à Le Léviathan...*).

Or il se trouve que l'on trouve des échos de certains thèmes « schmittiens » dans les thèses sur l'histoire de W.B, avec qui C. Schmitt a correspondu. Ce qui contribuera sans doute à faire de W . B. un « inclassable ». On en retiendra deux idées présentes dans *Théologie politique* :

- 1) « Tous les concepts prégnants de la thèse moderne de l'État sont des concepts théologiques sécularisés ». (p. 46).

Thèse qui peut se comprendre en plusieurs sens :

- 1) : faut prendre conscience de ce legs encombrant pour s'en délivrer. (cf. « la gangue mystique » dont est enveloppée la dialectique hégélienne « idéaliste » qu'il s'agit de remettre sur ses pieds, cf. aussi Nietzsche, « en quoi nous sommes encore pieux »).

- 2) : Il faut reconnaître et assumer cet héritage.

C. Schmitt illustre cette thèse de portée générale, en lui donnant un sens bien particulier lorsqu'elle est appliquée à l'époque moderne, en montrant le parallélisme entre l'idée de loi dans la science moderne, compatible avec l'idée d'un dieu « horloger » (déisme), idée qui exclut la notion de miracle, et la conception moderne de l'État, où le pouvoir repose sur une Constitution où « le roi règne mais ne gouverne pas », ou même le politique (lieu de la décision) tend à s'effacer derrière l'administratif (gestion, gouvernance...).

La théorie moderne de l'État accorde ainsi la primauté de la loi sur la décision, de la norme sur l'exception (cf. Kelsen - 1881-1973)... idée à laquelle C. Schmitt s'opposera violemment.

- « La situation exceptionnelle a pour la jurisprudence la même signification que le miracle pour la théologie » (p. 46).

Il faut noter que Schmitt n'établit pas de priorité de l'une des instances, politique ou théologie, sur l'autre :

- « L'image métaphysique qu'un âge se fait du monde a la même structure que ce qui lui paraît l'évidence même en matière d'organisation politique » (p. 55).

Retour à W. B. :

On voit facilement la présence de l'idée de « théologie politique » dans la thèse I, où W. B. s'oppose à la « vulgate » matérialiste. La théologie est présente dans la conception « progressiste » de l'histoire, mais sa présence est refoulée, comme est caché le « nain bossu » dans la partie d'échecs.

Soulignons une différence essentielle cependant :

Là où C. Schmitt évoque la théologie chrétienne, singulièrement catholique, W. B. évoque la « théologie » juive, en donnant un sens non théologique (au sens chrétien du terme) à l'idée de remémoration et de rédemption (cf. citation ante, « c'est de la théologie... »).

- 2) l'allusion à Carl Schmitt est présente, aussi, dans la *Thèse VIII* :

- « La tradition des opprimés nous enseigne que l'« état d'exception » dans lequel nous vivons est la règle. Il nous faut en venir à une conception de l'Histoire qui corresponde à cet état. Alors nous aurons devant les yeux notre tâche, qui est de faire advenir le véritable état d'exception : et notre position face au fascisme en sera renforcée d'autant. Ce n'est pas la moindre de ses chances que ses adversaires l'affrontent au nom du progrès comme norme historique. S'étonner de ce que les choses que nous vivons soient « encore » possibles au XX^e siècle, n'a rien de philosophique. Ce n'est pas un étonnement qui se situe au commencement d'une connaissance, si ce n'est la connaissance que la représentation de l'histoire qui l'engendre n'est pas tenable ».

→ On est en présence de la « reprise » d'un terme, « état d'exception », en lui donnant une signification originale, différente de celle que lui donne l'auteur à qui il l'emprunte.

Début d'explication :

- Ce que la conception dominante et progressiste de l'histoire présente comme « état d'exception », i.e. le fascisme, est dans la continuité de la tradition de l'oppression.-→ l'état d'exception est la règle. Ce qui ne veut pas dire que ce sont les mêmes formes d'oppression!

- Cette conception « progressiste » de l'histoire conduit à « s'étonner » que le fascisme soit possible au XX^e siècle, et voit en lui une sorte de résurgence ou de vestige du passé. Or, pour W.B., comme pour H. A., le fascisme se distingue des « dictatures réactionnaires » (ex ; franquisme). Il faut voir dans le fascisme un mouvement lié à la modernité. Il suffit de se rappeler que le mouvement artistique qui a accompagné le fascisme, à ses débuts, était le futurisme (cf. la conférence sur Badiou : « le futurisme,-→ c'est l'amour intarissable du nouveau » (L.-→ Falgone,-→ *Il futurismo*, -→ 1918)) .

Ce que soutient W. B. dans la *thèse XI*, lorsqu'il critique le « marxisme vulgaire » qui « ne veut enregistrer que les progrès sur la nature, non les régressions de la société », ajoutant que par cette manière de voir les choses, « Il préfigure déjà les traits de cette technocratie qu'on rencontrera plus tard dans le fascisme ».

- « Faire advenir le véritable état d'exception », cela correspondrait à la fin de cette histoire qui fut celle de la « tradition des opprimés ».

→ W. B. emprunte à Carl Schmitt cette notion d'« état d'exception ».

- « Est souverain celui qui décide de la situation exceptionnelle ». C. Schmitt écrit que « souvent le destin d'une publication se joue dès la première phrase », or cette thèse est la première phrase du livre . C'est ce qu'on appelle le « décisionnisme ».

On ne développera pas le sens de cette thèse, mais l'on peut simplement retenir qu'elle s'accompagne d'une critique du libéralisme parlementaire, et d'une réhabilitation de la dictature, tout en soulignant que la « démocratie » n'est pas liée au parlementarisme et n'est pas forcément incompatible avec la dictature, ... fût-elle du prolétariat.

- « Cette égalité de la démocratie et du vote à bulletin secret, c'est du libéralisme du XIX^e/s et pas de la démocratie ».

Il reprend la critique du parlementarisme formulé par Donoso Cortès :

- « D'après Donoso, il est de l'essence du libéralisme bourgeois de ne pas se décider dans ce combat, mais d'essayer, à la place de cette décision, d'entamer une discussion. Il définit tout simplement la bourgeoisie comme une « classe discutante », « *une clase discutidora* »... Une classe qui place toute l'activité politique dans le discours, dans la presse et au Parlement, n'est pas à la hauteur d'une époque de luttes sociales. Partout l'on perçoit l'incertitude et la pusillanimité de cette bourgeoisie libérale issue de la monarchie de Juillet.

- « La démocratie ne saurait être libérale ou liée d'une façon quelconque aux intérêts individuels. Elle devrait, tout au contraire, être antilibérale, reposer sur des prises de décision par plébiscite d'un peuple souverain, entraîné par l'enthousiasme et la force de la nation sûre d'elle-même ».

Parenthèse : Ce qui peut expliquer l'intérêt de certains auteurs d'extrême gauche (Lénine et le « crétinisme parlementaire », Badiou...) pour les positions de Carl Schmitt.

- « Le concept numérique de « majorité » n'a aucun sens en politique. Il relève de la nullité des sondages » (A. Badiou).

Ou bien, l'idée d'une « politique qui ne soit pas réductible à une politique des intérêts » (*Le siècle*).

Ou encore la manière dont Badiou pense « le culte de la personnalité » (*Petrograd, Shanghai...p. 80...*).

Ou enfin :

- « Qu'il faille impérativement être en devenir communiste, avec comme tâche de passer outre le communisme parlementaire et de dépasser le communisme d'État, voilà ce que l'histoire contemporaine, y compris et surtout celle des moments de désorientation, pourrait et devrait nous apprendre » (*Remarques sur la désorientation du monde*, Tracts).

→ Fin de la parenthèse.

Que penser de cette « reprise » par W. B. de la notion d'« état d'exception » ? On peut répondre que cette « reprise » s'accompagne d'un changement d'inflexion.

Le « véritable état d'exception », qu'il s'agit, selon W. B., de « faire advenir » n'est aucunement celui auquel renvoient les textes de Carl Schmitt. L'un et l'autre s'opposent à la position « libérale », « bourgeoise », qui vise à invisibiliser les « luttes sociales », mais l'un et l'autre ne seraient pas dans le même camp.

Ces exemples suffisent à montrer en quoi W. B. figure parmi « les inclassables ».

- Il faut revenir sur un point : l'intérêt, souligné par G. Scholem pour les écrivains « réactionnaires », notamment Baudelaire :

- « Il (W. B.) sait percevoir le grondement souterrain de la révolution chez les auteurs les plus réactionnaires ; il était d'ailleurs très attentif à ce qu'il appelle les étranges interférences entre la théorie réactionnaire et la pratique révolutionnaire » (p. 134).

Il faut commencer par remettre en question la légitimité de cette appellation, surtout s'agissant des « écrivains », qui comme toute appellation est faite par les « vainqueurs » (thèse VII) :

- « Tous ceux qui, jusqu'ici, ont emporté la victoire participent à ce cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur les corps des vaincus d'aujourd'hui. A ce cortège triomphal, comme ce fut toujours l'usage, appartient aussi le butin » (Thèse VII).

A cette conception, W. B. oppose sa propre appréciation du passé, comme on peut la lire dans la Thèse II :

- « Le passé apporte avec lui un index secret qui le renvoie à la rédemption. N'est-ce pas autour de nous-mêmes que plane un peu l'air respiré jadis par les défunts ? N'est-ce pas la voix de nos amis que hante parfois un écho des voix de ceux qui nous ont précédés sur terre ? Et la beauté des femmes d'un autre âge est-elle sans ressembler à celle de nos amies ? Il existe une entente tacite entre les générations passées et la nôtre. Sur terre nous avons été attendus. A nous, comme à chaque génération précédente, fut accordée une faible force messianique sur laquelle le passé fait valoir sa prétention. Cette prétention, il est juste de ne la point négliger. Quiconque professe le matérialisme historique en sait quelque chose » (Thèse II).

Cette « thèse » fait écho à un écrivain comme Proust, à certains poèmes des *Fleurs du Mal* de Baudelaire, (sur lequel W. B. a beaucoup écrit), notamment à *A une passante* :

- « La rue assourdissante autour de moi hurlait./ Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,/ Une femme passa, d'une main fastueuse/ Soulevant, balançant le feston et l'ourlet/... Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté / Dont le regard m'a fait soudainement renaître, / Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?/ Ailleurs, bien loin d'ici ! Trop tard ! Jamais peut-être ! / Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais, / O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ».

J'ai indiqué plus haut les textes de W. B. consacrés à Baudelaire, et l'on ne peut éviter de comparer la thèse IX à ce propos de Baudelaire :

- « Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis un homme lassé dont l'oeil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et devant lui qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement ni douleur » (*Journaux intimes*). Cela rappelle la Thèse IX.

On pourrait évoquer aussi :

- Adorno, dont on se contentera d'une proposition extraite de la dernière proposition de son livre *Minima moralia* :

- « La seule philosophie dont on puisse encore assumer la responsabilité face à la désespérance, serait la tentative de considérer toutes les choses telles qu'elles se

présenteraient du point de vue de la rédemption. La connaissance n'a d'autre lumière que celle de la rédemption portant sur le monde : tout le reste s'épuise dans la reconstruction et reste simple technique ».

- Les livres de Christopher Lasch, notamment « *Le Seul et Vrai Paradis, une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques*, dans lequel il ramène de l'oubli l'histoire du « radicalisme plébéen ».

- « Christopher Lasch montre que les mouvements démocratiques des trois derniers siècles, aussi bien en Europe qu'outre-Atlantique, se constituèrent tous en opposition à un « mouvement de l'histoire » auquel ils ne croyaient pas » (Michel Schneider, 4° de couverture).

- Les livres de Jean-Claude Michéa.

- Ou encore certains des films de Pasolini, comme *Accatone*, comme si la tâche de l'art était de rappeler à la mémoire des hommes la vie des « vaincus de l'histoire ».

Pour conclure on peut dire qu'avec ces « thèses » W. B. se propose de formuler une philosophie de l'histoire dont les termes ne soient pas les mêmes que ceux de la philosophie dominante de l'histoire.

- « Il s'agit de tenter de donner une idée de combien il coûte cher à notre façon de penser habituelle de mettre sur pied une conception de l'histoire qui ne se prête à aucune complicité avec celle à laquelle s'accrochent les politiciens » (*Thèse X*).

W. B. est un penseur à lire lorsqu'on vit des « sombres temps ».